

Paul Chamberland, *l'Inavouable*, Montréal, Parti pris,
« Paroles », n^o 13, 1968, 118 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 4, Number 4, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036362ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036362ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J.-C. (1968). Review of [Paul Chamberland, *l'Inavouable*, Montréal, Parti pris, « Paroles », n^o 13, 1968, 118 p.] *Études françaises*, 4(4), 450–452.
<https://doi.org/10.7202/036362ar>

PAUL CHAMBERLAND, *l'Inavouable*, Montréal, Parti
pris, « Paroles », n° 13, 1968, 118 p.

« je suis vivant
Désiré
je suis vivant
mis au monde sur la pierre tombale
[et le gibet.» (p. 105)

L'Inavouable, c'est l'aveu de cette vie entre deux morts. Aveu traversé, parfois, par l'espérance, mais plein surtout d'une extrême douleur : la douleur d'un homme et d'un peuple. Angoisse de celui qui se libère, mais non sans remords, des étouffements passés des dogmes et de la morale :

Hors de l'Enclos... oui, je passe de l'autre côté et j'avère que *Hors de l'Enclos point de salut!* je me damne à vingt ans... (p. 110).

Mais surtout, douleur de celui qui, voyant la « détresse natale » (p. 109) d'un peuple, aperçoit que son salut est dans la colère et la violence, dans le sang versé :

je ne veux pas plus longtemps mon asphyxie, ni l'étouffement interminable de tout un peuple (p. 115).

La douleur culmine enfin dans le rite sacrificiel, dément et sacré : « il faut renverser l'évangéliste prendre l'autel par les cornes saccager les tables de la loi, Moïse des natives ! » (p. 113). Laver dans le sang les innombrables souillures qui entachent ses « compatriotes qu'on écorne comme de grands bestiaux paisibles bernés » (p. 84), voilà *l'inavouable*. Disons plutôt : l'aveu déchirant, mais suprême et essentiel. « ... seul le sang versé est aveu extrémiste ! » (p. 113).

Alternant entre le rythme haletant de la bête traquée et celui, beaucoup plus lyrique et plus étendu, d'une sorte de thrène, ce long poème (89 strophes) est un chant d'amour, de vie, de liberté. Poème, et non pas recueil, car il s'agit bien d'une seule coulée vitale, d'une même symphonie où les divers thèmes — de la chair, l'amour, l'aliénation nationale, l'enfance, la violence — s'harmonisent progressivement, avec une très grande unité qui est le signe de l'authenticité et de la réussite poétique. Poème « moderne », aussi, par son langage nouveau, ses images quotidiennes de béton, d'acier, d'auto, par certaines strophes calquées sur l'absurdité des fiches signalétiques ou des dépêches télégraphiques. Mais le langage ne fait qu'épouser l'inspiration, et « la poésie n'a plus ses mains douces pour vous bercer vous caresser vous inonder » (p. 84). Cette poésie-ci a la rugosité et la nudité du béton. Elle est, peut-on dire en parodiant un verset du poète, « aride et rouge comme un gosier de chien maigre » (p. 84). C'est le chant, à demi hurlé, d'un poète qui en a « TROP SUR LE CŒUR POUR LE CELER EN DES FORMULES POLIES CORRECTES » (p. 20).

Bien sûr, ce n'est pas parce qu'on hurle sa douleur que l'on est poète. Non plus parce qu'on utilise, ça et là, quelques mots de latin, d'anglais ou de joual. Mais au poète, tout est poème. Et Paul Chamberland sait agencer les éléments d'un poème, à la manière d'un peintre impressionniste. Ainsi une certaine actualité politique — allusions à des attentats terroristes et à un certain juge Wernag facile à reconnaître — est évoquée, et le

poète trace en filigrane une sorte de géographie humaine du Québec. Cela ne suffirait pas à faire un poème, sans l'art, sans la magie du verbe. Chamberland se moque, quelque part, de la cohérence (p. 20) ; c'est pourtant le miracle de *l'Inavouable*, que d'harmoniser avec une grande cohérence tant d'éléments, tant de vie quotidienne et de profondeur, le cri d'une nation entière et sa propre angoisse, tant d'apparent relâchement dans un langage aussi maîtrisé et juste.

Assez curieusement, ce poème m'a parfois rappelé certains accents de Villon — celui du *Dialogue du cœur et du corps*. Il y a, de fait, un débat de la conscience, dans un être ambivalent qui est à la fois l'homme engagé, l'homme collectif, et l'homme en qui se produit « ce grand ébranlement soudain qu'il me faut bien appeler l'enfance » (p. 66) ; mais celui-ci seul porte le moi des profondeurs, l'âme qui souffre plus en elle-même qu'en son pays. L'analogie avec Villon, après tout, n'est pas si lointaine. « ... depuis ma naissance, écrit Chamberland, je cherche à l'atteindre la Saison défendue l'étrangère l'étroitement parente la mère » (p. 85). Peut-être est-ce là l'aveu le plus précieux. Un aveu souvent repris dans ce poème, et de mille façons, y révélant une grande tendresse et un lyrisme incontestable.

J.-C. G.